



ALCOOLISME, DU DISCOURS AU SUJET :

HÉTÉROGÉNÉITÉ ET IDENTITÉ

François Péréa

Université Paul-Valéry - Montpellier III
DIPRALANG / LACIS

*Les plaintes des philosophes et des poètes sur l'«inexprimable»,
sur l'ineffable et l'indicible s'expliquent,
en somme, par un dogmatisme déçu :
en droit, le langage devrait être fidèle
comme la perception devrait être véridique
et l'on s'indigne d'être trahi, et l'on donne
volontiers dans un illusionnisme grammatical
qui n'est que le dépit amoureux des dogmatiques.*

V. Jankélévitch, "l'Ironie". (1)

Pour un colloque sur l'interprétation, on commence par s'interroger sur le sens à donner aux mots. "**Interpréter**" vient du latin *interpretari* : expliquer, traduire. L'interprète est alors l'intermédiaire, le médiateur, le traducteur. Dans son acception courante, le substantif *interprète* réfère au traducteur, à celui qui fait pour nous la traduction d'une langue étrangère à notre langue maternelle. Du côté de la psychanalyse, on s'intéresse moins aux langues qu'à la parole. Le terme "interprétation" est utilisé par S. Freud dans "L'interprétation des rêves" pour rendre compte de la manière dont le psychanalyste ou l'analysant donne une signification à un contenu latent, caché, travesti sous une forme, elle, manifeste (2).

Ce que nous désirons présenter ici, c'est notre expérience d'interprète (et certains de ses résultats) une expérience de "double écoute" qui nous confronte non pas à une

langue étrangère et une langue maternelle, mais **au discours de l'alcoolique**, une parole ordinaire que nous avons été conduit à interpréter différemment, au delà de son sens manifeste.

L'alcoolique de comptoir

Notre travail repose sur des enregistrements d' "alcooliques de comptoir".

Il y a en effet à distinguer plusieurs types d'alcoolisme. Ainsi par exemple, il y a celui qui boit de façon clandestine, par crises intermittentes, brutales, qui absorbe n'importe quoi, même de l'Eau-de-Cologne.

Les personnes que nous avons enregistrées sont appelées "alcooliques Δ " par **E.M. Jellinek (3)**, "alcoolites" par **P. Fouquet (4)** ou encore "buveurs invétérés" par **F. Alonso-Fernandez (5)**. Pour ne pas nous astreindre à leurs nosographies et disposer d'un signifiant à la fois large et explicite, nous choisissons de les désigner par le syntagme "alcooliques de comptoir".

Ces alcooliques-là recherchent la compagnie : nous les avons trouvés aux comptoirs de bistrot de quartiers de la banlieue lyonnaise. Ils boivent de manière régulière, continue, sous peine de ressentir le manque, des boissons à faible teneur en alcool, par petites doses. Ils ne vocifèrent pas des insanités, leur ivresse n'est pas exubérante et pourtant, l'alcool est ingurgité et les effets s'en font sentir : "l'exubérance à laquelle on reconnaît ordinairement l'ivresse paraît n'être alors qu'une accentuation d'un phénomène toujours présent" (**F. Alonso-Fernandez, 1987**).

L'alcoolique de comptoir boit donc sans discontinuer, est mesuré, **plus apollinien que dionysiaque** (selon l'heureuse expression de **F. Alonso-Fernandez**) et ne se cache pas pour consommer de l'alcool. Il reste à préciser que cet alcoolique-là est le malheur des soignants car il reste longtemps persuadé de n'avoir aucun problème avec l'alcool. Et **M. Legrand** d'écrire :

"C'est un bon vivant, qui cherche la compagnie, boit en société, et qui n'éprouve aucune culpabilité. L'idée ne lui viendrait pas qu'il puisse souffrir d'un mal quelconque. Il n'est pas le client des psychiatres et des psychologues, pas plus qu'il ne s'adresse spontanément, pour se soigner ou se libérer, aux groupes d'anciens buveurs. Lorsque ça tourne mal, au bout de 15 à 20 années de consommation, lorsque, guetté par la mort, il sera frappé par l'une ou l'autre des maladies induites par l'alcool, c'est à l'hôpital qu'il aura affaire" (Le sujet alcoolique essai de psychologie dramatique, 1997 : 42 **(6)**).

Signalons enfin que ce type d'alcoolisme est très largement masculin : 90 % des alcooliques de comptoir sont des hommes.

Nous avons enregistré ces alcooliques de comptoir de façon clandestine, selon la démarche de l'analyse participante, sans jamais avoir recours à des entretiens, à des

questionnaires : de manière non directive, donc.

1. DU CÔTÉ DE L'INTENTIONNEL RÉALISÉ : LE DISCOURS OCCUPÉ

Le discours de l'alcoolique de comptoir est un discours identifiant (quel discours ne l'est pas ?) en ce sens qu'il s'organise comme une "définition de soi". Ce discours "soutenu en conscience" nous choisissons de le nommer **discours occupé** puisqu'il est motivé par la volonté de l'alcoolique, occupé par celle-ci.

On s'attachera ici à **quatre thèmes récurrents dans le discours alcoolique : l'alcool, les femmes, le corps et la persécution.**

L'alcoolique nous parle moins de ces quatre thèmes que de son expérience et des liens qui l'unissent à ces objets de discours. La "définition de soi" passe donc par ces thèmes qui lui permettent de se dire.

L'alcool

Le discours sur l'alcool permet à l'alcoolique de se dé-singulariser et de se défendre. Il en résulte que le sujet de l'énoncé, le personnage qui nous est donné à considérer n'est pas (plus) alcoolique. Cela peut paraître surprenant mais pourtant il fallait s'attendre à cela : en présentant le type d'alcoolique auquel nous avons affaire, nous avons précisé que les alcoolologues soulignaient son déni d'une alcoolisation pathologique.

Nous trouvons au niveau du discours les opérations **qui sous-tendent la possibilité de se dire "non alcoolique" :**

a - La désingularisation déculpabilisante permet de déplacer la problématique de l'absorption singulière vers la sphère de la consommation sociale, apéritive, festive. Cette opération intervient sur le sujet de l'énoncé d'une part (**le "je" est remplacé par le "on" ou "tout le monde"**) et sur le recadrage de l'acte qui devient joyeux, ponctuel, convivial.

*on est tous plus ou moins alcoolique
l'autre jour, on buvait avec Jean-Marc / qu'est-ce qu'on s'est marré.*

A ce stade, l'alcoolisation stigmatisable est déniée et le comportement du consommateur alcoolique semble anodin et socialisé.

b - L'opération de défense s'appuie sur la réfutation du signifiant définitoire stigmatisant. Alors, dans les situations où l'alcoolisation est indéniable, apparaît la dichotomie que nous avons choisi de reproduire par la paire "alcoolique / ivrogne". **Le sujet préfère se dire "alcoolique" plutôt que se définir comme "ivrogne"**. Ainsi,

il se dérobe à la critique en réfutant l'ivrognerie décadente et sale. L'alcoolique est alors un consommateur au comportement peut être excessif mais en tout cas acceptable (il boit "comme d'autres fument").

Ah j'ai pas dit rond / Alcoolique / c'est différent c'est pas la même chose /// moi des fois j'ai bu des canons mais j'suis pas : : tu m'verras pas tituber rien du tout. J'suis pas bien // j'dépasse pas mes : : une certaine dose / j'ai pas honte de l'dire // après quand tu dépasses alors là / t'es rond / mais tant qu'j'dépasse pas ma dose j'suis pas rond / j'suis bien // et et et ça {montre une cigarette} c'est pareil / on a tous besoin d'un truc // et j'cause pas d' tout ceux qu'avalent heu : : cinquante cachets par jour :

Avec le thème de l'alcool, l'alcoolique donne une définition de lui-même qui réfère à un individu à la consommation conforme aux usages et aux modèles sociaux qui ne dénigrent pas (loin s'en faut) l'usage exceptionnel, festif et convivial de la boisson éthylique. Ce faisant, l'alcoolique s'oppose aussi à une contre-définition qui le stigmatiserait en jouant, lorsque cela est nécessaire, sur les signifiants qui pourraient le désigner.

Les femmes

On peut parler d'une certaine éthique éthylique lorsque l'on considère le discours de l'alcoolique sur les femmes.

On remarque d'abord qu'il y a un respect des valeurs familiales, avec l'estime de la famille et le culte de la mère. Il faut souligner que même si l'idéal sociétal de l'alcoolique est patriarcal voire machiste, **la mère est une référence absolue en matière de sainteté et de dévouement inégalable**. L'alcoolique se décrit comme l'objet des bons soins maternels (que peuvent aussi prodiguer les substituts : une infirmière, une institutrice, une serveuse, une passante etc.) rendus nécessaires du fait de la souffrance du corps et de la persécution.

t'sais une femme c'est toujours maternel quand même

L'alcoolique met également en avant ses valeurs morales, avec une critique de la sexualité libre et "dépravée" des **femmes décadentes** (l'alcoolique est très manichéen : elles le sont presque toutes sauf sa mère). Ces valeurs sont concurrentes à d'autres, machistes, fondées sur l'idée que l'homme domine socialement la femme et qu'il a droit, de ce fait, à des privilèges. Conformément à ces valeurs, l'alcoolique nous dévoile certains de ses comportements relatifs au rapport homme/femme. Le plus remarquable est son attitude vis-à-vis de la sexualité. En effet, quand bien même il se décrit comme un bon vivant, un être festif (à l'occasion), l'alcoolique n'est pas enclin à la concupiscence. Au contraire, il décrit la rencontre sexuelle en termes péjoratifs chez les femmes-décadentes (*C'te salope*), alors qu'elle semble acceptée chez ses homologues masculins (rappelons

les valeurs patriarcales qui sous-tendent ces discours).

Dans l'temps elles disaient rien les femmes maint'nant / elles gueulent plus souvent qu'les hommes elles commandent déjà la bouteille // elles fument / elles bombent / eh oh quand même / faut pas exagérer hé

Ce qu'il est important de noter, c'est que l'alcoolique lui-même se décrit dans l'abstinence. C'est là un fait assez singulier pour être souligné encore une fois puisque les plaisirs de la chair, lorsqu'ils sont éprouvés par un homme, ne sont pas contraires aux valeurs "prônées" (au contraire, la vantardise paillarde est généralement de mise et on l'entend parfois chez les voisins de comptoir de l'alcoolique, buveurs occasionnels que l'alcool a échauffés). M. Morenon confirme cette observation au niveau clinique :

"Que la discrétion sexuelle soit bienséance et discrétion, que le déni des alcooliques soit mensonge et mauvaise foi, ne change rien à ce qui les unit : une impossibilité de dire (et de laisser voir)" ("L'alcoolisme, une pathologie complexe", 1999) (7)

Le corps

Puisqu'il n'est pas enclin à la concupiscence, le corps de l'alcoolique n'est pas un "corps jouissant" comme l'est celui de la "femme-décadente" mais un corps en souffrance et bien souvent un corps médicalisé. Ainsi par exemple :

J'ai cru qu'il s'moqueait de moi l'toubib // remarque ils m'connaissent / j'devrais avoir une carte de fidélité j'suis toujours cassé quelque part

Fait chier / j'ai pas fait d'extra / y'a quelque chose qu'est passé / j'en ai pas bu / j'suis pas bien

- T'es foutue {plaisantant}

- Si !

Enfin j'ai ramassé un peu mais bon / j'ai des côtes cassées / l'nez cassé / j'ai l'genou niqué l'dos niqué l'genou déboîté et la tête alouette

Ce "corps-souffrant" s'inscrit dans l'absence de plaisir charnel (que la définition de lui-même par l'alcoolique exclut) mais marque également les relations de l'alcoolique à autrui :

- relation à la mère et ses substituts qui prennent soin de l'alcoolique qui ne demande pas mieux ;

- relation aux persécuteurs qui "blessent" l'alcoolique tant moralement que physiquement.

La *souffrance* est une caractéristique de l'alcoolique. Il insiste sur ce paramètre qui devient trait définitoire (*j'suis pété d'partout*). D'une part, elle peut être imputée aux persécuteurs (ou du sort) d'autre part, elle trouve sa source dans le corps lui-même, sans que quelque blessure n'ait été causée de l'extérieur. Son corps "lâche" alors l'alcoolique et bien souvent, il est chargé du "ça" d'un *ça ne va pas aujourd'hui*. M. Monjauze, dans une approche clinique, note cette insistance de l'alcoolique sur son "corps en souffrance" (selon l'expression qu'elle emprunte à M. Enriquez) et s'interroge sur son importance écrasante :

"L'alcoolique cherche-t-il à acquérir un corps de souffrance ? Est-ce cette appropriation qu'il tente d'effectuer en appui sur le corps médical ?" (La problématique alcoolique, 1991 : 176) (8)

En résumé, et si l'on s'en tient à ce qui est dit "volontairement" par lui, la souffrance est une caractéristique, un trait définitoire de l'alcoolique. Elle s'incarne dans son corps et traduit tout autant un rapport conflictuel à autrui qu'à soi-même.

La persécution

En narrant sa souffrance consécutive à la persécution dont il est l'objet, l'alcoolique se donne à considérer comme une victime. Le rôle semble lui convenir : il appelle la compassion et même l'admiration (des autres et, peut-être l'espère-t-il, de l'allocutaire). Apparaissent autour de cette "victimisation" louée des valeurs sociétales héritées de la tradition judéo-chrétienne pour lesquelles le sacrifice est salutaire pour l'humanité. Mais le rôle de victime permet également l'appel du maternage que nous avons évoqué plus haut lors de la définition de soi liée aux femmes et au vécu du corps. Ces deux aspects ("victimisation" louée et appel du maternage) permettent de comprendre la propension de l'alcoolique pour ce rôle qui semble, finalement et malgré tout, lui apporter quelque gain.

Mais tu t'rends compte moi j'habite Monchat et les gens tu sais y m'ont fait une surprise / j'suis venu d'avant chez Robert // (X) / Robert y m'disait "j'vais t'faire voir un truc" / aujourd'hui / donc j'suis rentré / et ils m'ont applaudi parce que j'vais eu la présence d'esprit de balancer l'gamin dans l'square / bien sûr il s'est fait un peu mal à la hanche / contre la barrière / et moi j'ai pris la bagnole // et tout l'monde m'a applaudi c'est sympa dans l'quartier

y'a une bonne femme qu'est descendue elle m'a mis son sac à main sous la tête // parce que j'saignais beaucoup quand même / et l'mec y m'dit vous vous rendez compte j'suis arabe et pas assuré / si vous appelez la police j'vais en prison tout d'suite // à j'y dis j'vais pas casser ta vie allez casse-toi !

Une autre perspective peut permettre de saisir le phénomène d'inscription de soi dans des processus persécuteurs. En effet, l'alcoolique est persécuté et la faute est

(reportée) du côté de l'autre, du sort (il faut souligner que lorsqu'une faute initiale de l'alcoolique est mentionnée, elle est par la suite largement occultée). C'est donc avec un acharnement injuste que le sort s'abat sur l'alcoolique, traçant ainsi sa destinée.

Ah moi j'ai pas d'bol / un avion qui tombe c'est pour ma gueule {phrase leitmotiv du locuteur}

Le discours occupé de "définition de soi" est un discours qui permet à l'alcoolique de se dire. Il s'expose ainsi dans la normalité (de la consommation d'alcool, de la pudeur concernant la concupiscence) et dans la souffrance, la persécution (qui renvoie également et notamment à la normalité en ce sens que l'alcoolique se présente comme la victime et n'est donc pas acteur des événements extraordinaires qui jalonnent son existence et excusent certains comportements).

2. DU CÔTÉ DE L'INTERPRÉTÉ : LE DISCOURS OCCULTÉ

D'autre part, nous pouvons entendre, interpréter, un autre discours. Nous n'en présentons ici que quelques pôles (compte tenu de la place et du temps qui nous sont accordés) en espérant que les raccourcis seront considérés pour ce qu'ils sont (ils ne rendent pas compte du travail d'analyse) et seront suffisamment clairs pour faire passer notre message.

L'alcoolisme

Nous avons vu que l'alcoolique présentait sa consommation d'alcool à travers le prisme de la normalité. Son comportement le contredit, tout comme certains signes apparaissant dans son discours.

Le comportement interactionnel le démontre : l'excuse sociale de la consommation partagée n'est plus valable lorsque l'on constate :

- la **monopolisation de la parole** puisque l'alcoolique a une très nette tendance à l'occupation du temps de parole ;
- l'**égocentrisme langagier** puisque le discours de l'alcoolique est essentiellement, principalement, orienté vers sa personne ;
- la **minoration de celui à qui l'on parle** puisque l'alcoolique ne semble accepter la parole d'autrui que lorsque celle-ci lui permet de se dire et fait preuve d'un désintérêt envers ce qui touche autrui.

Dès lors, la rencontre sociale censée être favorisée, facilitée, par le partage d'un verre ne paraît plus être le souci premier de l'alcoolique.

Le lien à autrui se relâche mais se renforce ailleurs : dans l'alcool, attache à soi-même sous couvert de partage avec autrui.

On observe alors dans le discours les traces discrètes d'une alcoolisation morbide. Notons entre autres phénomènes :

- **le jeu sur le double sens des mots**, à l'instar de H et T qui mettent clairement à jour cette problématique de l'indicible en se complétant, en se comprenant, sans avoir à annoncer de quoi ils parlent : la "bonne situation" réfère en apparence et au départ à la situation socio-professionnelle de H jugée supérieure à la sienne par T qui l'estime sur l'apparence vestimentaire, alors qu'il est question de rapport à l'alcool :

H. J'vous demande pardon de ne pas continuer avec vous {il s'apprête à quitter le bistrot}

T. Vous avez une bonne situation ? (9)

H. Non / j'ai une situation exactement la même que la vôtre

T. Si vous savez vous arrêter vous avez une bonne situation

H. Mais vous avez la même que la mienne / vous l'avez eue toute votre vie // vous avez eu la même situation que moi toute la vie /

T. Moi ma vie elle commence moi

H. Vous saviez / vous saviez quel moment s'arrêter

L'aveu se termine sur le ton de la boutade, du jeu (*tu as été du tac-au-tac*, ils se traitent de "guignol")

- **l'aveu à peine masqué de l'alcool-prothèse** sans lequel on ne tient pas le coup (par phrases lapidaires et discrètes telle que : *Hier soir ça allait pas / j'suis rentré j'ai discuté avec une bouteille de whisky // pas très causante (10)*

- **la révélation d'un lien singulier à l'alcool**, comme ce locuteur qui produit un lapsus en échangeant les mots "contact" et "bouteille".

Il faut souligner que l'aveu est exceptionnel, rare et souvent commenté par la suite : on plaisantait, finalement cela n'était qu'un jeu on reprend et glose l'assertion pour en atténuer le sens premier etc. Bien que son discours sur l'alcool soit très largement orienté vers la déculpabilisation et la consommation acceptable, l'alcoolique prouve d'une part par son comportement (comportement "général" consistant à boire compulsivement comportement langagier réfutant la relation à autrui) et d'autre part par des éléments de son discours (discours dont nous avons signalé le statut particulier, rare, et dit qu'il était par la suite affaibli, masqué) que son rapport à l'alcool est réellement morbide puisque la boisson est nécessaire et détend le tissu social au profit d'une relation à soi à la trame complexe.

La tentation

Nous avons affirmé que l'alcoolique se présentait dans le discours occupé comme un homme étranger à la concupiscence, aux plaisirs de la chair. Du côté de l'occulté, nous découvrons un autre discours. En effet, si une certaine forme d'abstinence nous est présentée par "exagération" de la pudeur de bon ton, la tentation n'en est pas pour autant absente et on en trouve les traces dans les passages où l'alcoolique se défend d'avoir des rapports charnels.

Nous pouvons souligner deux opérations rendant compte de la présence de la tentation mais aussi de son occultation : oublier et minimiser.

Il arrive en effet que l'alcoolique affirme l'oubli de ce que son regard a rencontré : des parties du corps féminin. Oublier ce qui a été vu apparaît concurremment avec deux autres "opérations visuelles" : ne pas voir la chair, ce qui ne doit pas être vu et observer la concupiscence de la femme-décadente pour mieux s'en écarter et pouvoir la critiquer (l'observation "en vue de critiquer" n'est peut-être qu'un prétexte au voyeurisme, tout du moins au plaisir de contempler ce qu'il s'interdit).

Ici, la tentation est niée : on condamne la représentation de l'objet du désir aux oubliettes, on l'enfouit dans les profondeurs les plus obscures de la mémoire, là même où on ne peut plus la voir. Pourtant, il arrive que le souvenir surgisse et trompe l'oubli : on peut reconnaître ici un attachement à ce qui a été vu, même si cela est refusé ou craint.

j'y dis {à son fils} drague les plus jeunes que toi quand même // et quand t'étais avec tes p'tites copines au lieu d'te faire chier là à r'garder la télévision va voir c'qui s'passe dans leurs p'tites culottes /// Ben ouais à neuf ans t'es plus / Ben on- à neuf ans on l'a tous fait /// mais- on a tous eu une sur ou une p'tite copine une cousine / quand on avait neuf dix ans / Ben oui toi aussi / Ouais c'est normal / seulement / on gomme / on veut gommer // mais on l'a tous fait

En minimisant, l'alcoolique pose de nombreuses chicanes qui finalement, bloquent l'accès aux plaisirs charnels partagés. Dans une gradation dont chaque palier marque une résistance, l'alcoolique inscrit a minima la tentation en ayant recours à des stratégies de déplacement : si l'on veut voir, on oublie (cf. exemple supra) si l'on veut toucher, on atteint une partie du corps "acceptable" (*J't'assure / y'avait une gonzesse / (X) / elle s'appelait Corinne à la salle d'opération / j'ai vu son cul mais j'l'ai pas touché / j'y ai pris la cuisse sur la main*) si l'on veut se coucher ensemble, c'est pour dormir (*j'peux dormir avec une femme sans rien lui faire*).

Entre l'objet de la tentation et lui-même, l'alcoolique met donc en place des barrages qui ne sont franchis qu'en cas de déplacement de l'objet du désir.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose à oublier ou à minimiser et cela, c'est l'objet du

désir du corps jouissant (et occulté) de l'alcoolique. Nous avons également observé l'occultation totale des signifiants référant explicitement et directement aux organes génitaux. Cette remarque peut être comprise dans le contexte de réfutation de la tentation, mais nous pensons qu'il est plus prudent de la mettre au compte de la pudeur linguistique et sociale.

Bien qu'il la refuse, l'alcoolique actualise sa tentation et nous dit qu'il a vu, qu'il a touché et quand bien même il annonce que tout cela est oublié ou n'est pas sérieux (certains passages ne sont pas exempt d'humour), il n'en reste pas moins que la récurrence de la concupiscence et des actes commis sont bien présents dans le discours, d'une façon plus ou moins occultée, sous une forme minimale.

La recherche de la persécution.

En analysant les récits éthyliques, nous notons la présence d'une faute initiale de l'alcoolique qui était à la source d'un processus persécuteur. Nous soulignons que cette faute était par la suite occultée : l'erreur première de l'alcoolique est oubliée et la faute rejetée sur un tiers ou le sort. L'occultation provient ici du déplacement de la culpabilité.

Ainsi par exemple, celui qui s'est fait renverser par une voiture et insiste sur ses nombreuses blessures (il fait le récit de l'accident pendant plusieurs jours) ajoute de façon brève et pour une fois : *c'est d'ma faute j'avais pas regardé non plus / ça fait qu'automatiquement.*

D'autre part, nous avons remarqué l'altération de certaines périphrases diathétiques (qui marquent une catégorie de l'ordre de la voix : (se) faire, (se) laisser, (se) voir + infinitif). La forme canonique [Sujet + objet (11) + <être> <faire> + <verbe infinitif> + (C.O.D.) + (agent) (12)] devenait [Sujet + objet + <être + V. participe passé > (Passé composé)]. Ainsi par exemple :

je me suis fait voler (un téléviseur) (par un voisin) devient je me suis (fait) volé

Ou encore, pour une assertion à la voix passive :

j'ai eu la V12 {une côte} pété (dans l'accident) devient J'me suis pété la V12

Ce genre d'altération, n'est pas rare dans le langage courant (où l'on dit "s'être cassé le bras" par exemple). Nous le soulignons cependant ici parce qu'il s'inscrit dans un mouvement concurrent à l'aveu de la faute initiale et parce que la confusion sémantique est telle que nous pouvons interpréter ces énoncés comme des aveux d'une propre persécution.

On peut alors supposer que l'alcoolique énonce non consciemment une culpabilité qui doit être punie, mais que son énoncé, une fois franchit le seuil de la conscience, se trouve transformé et reporte la faute sur un tiers.

D'une manière générale (et dont nous ne pouvons donner ici que quelques pistes larges faute de place) nous remarquons des discordances entre le discours occulté et le discours occupé :

- la consommation "normale" de l'alcoolique est contredite par son comportement général et interactif ainsi que par certains éléments du discours ;
- le puritanisme sexuel est contrarié par la tentation de la jouissance ;
- la souffrance du corps a elle aussi son pendant négatif avec le "corps-jouissant" ;
- la persécution par un tiers ou le sort trouve son contrepoint en une auto-persécution.

2. DE L'HÉTÉROGÈNE À L'IDENTITÉ

Nous voici donc confronté à une parole hétérogène, paradoxale.

D'une part, il y a le discours soutenu par l'alcoolique, mis en avant par celui-ci, le seul qu'il considère et qui correspond à son projet communicatif : le discours occupé. Ce discours, nous pouvons le qualifier :

- d'égocentrique, puisque c'est essentiellement de lui-même que l'alcoolique parle et puisque l'autre s'il contrevient à cette dynamique auto-référentielle est annulé ;
- de narcissique, parce qu'il participe à l'élaboration d'une image de soi qui tient le coup, dans lequel le sujet éthylique puisse se reconnaître, une image rendue soutenable dans le miroir qui reflète la normalité (de la consommation d'alcool, du rapport à la concupiscence) et la souffrance (bienvenue quand les Saints sont des martyrs à plaindre voire à idolâtrer qui fait de l'accusé possible une victime à ne pas blâmer, stigmatiser) ;
- de défensif, puisque c'est l'autre ou le sort qui est accusé, responsable des maux et des malheurs de l'alcoolique.

D'autre part, il y a ce que nous avons nommé le discours occulté, ce discours qui est le nôtre, est le fruit de nos interprétations différentes de celles de l'alcoolique mais que nous mettons aussi au crédit de ce dernier, parce que :

"Quand un homme parle, nous dit-on, c'est qu'il veut faire part de quelque chose à quelqu'un. Cela n'est pas nécessaire. Il se propose de dire quelque chose mais ce qu'il dit peut être très différent de ce qu'il avait l'intention d'exprimer. Ce qu'il ne dit pas nous renseigne sur ce qu'il est, et nous serions bien avisés de ne pas fonder uniquement notre jugement sur le contenu explicite des paroles. Il faut lire entre les

lignes, même si elles ne sont pas écrites noir sur blanc" (E. Sapir, Anthropologie, 1967 : 55) (13).

Le discours occulté révèle quant à lui l'alcoolisme, la tentation, le désir et la faute du sujet.

Pourtant, ces deux discours contradictoires sont prononcés par une même voix. Comment cela est-il possible ?

Pour l'expliquer, il nous faut dépasser l' "illusion monovocale". En effet, en considérant son unicité biologique, chacun est en droit de se supposer complet et distinct de tout autre, autonome. Dès lors, dans sa complétude, l'individu n'aurait qu'une seule voix puisqu'il n'a qu'un seul tractus vocal et qu'il serait subjectivement homogène (une personne, une voix, un sujet).

Subjectivement homogène ? Voilà où est le leurre car être soi et personne d'autre, ce n'est pas bien évident. Et H. Hesse d'écrire dans son roman "Le loup des steppes" (14) :

"En réalité, aucun moi, même le plus naïf, n'est une unité, mais un monde extrêmement divers, un petit ciel constellé d'astres, un chaos de formes, d'états, de degrés, d'hérités et de possibilités. Le fait que chacun aspire à considérer ce chaos comme une unité et parle de son moi comme d'une manifestation simple, fixe, nettement délimitée, paraît être sauvage et chaotique".

Pour ne pas nous éloigner de notre problématique discursive tout en nous intéressant à une économie subjective, nous pouvons nous pencher sur les travaux de J. Authier-Revuz (15).

En faisant référence aux travaux de M. Bakhtine d'une part et ceux de J. Lacan d'autre part, l'auteur pointe qu'un discours est sous-tenu par de multiples voix.

Avec M. Bakhtine, on observe le dialogisme c'est à dire la présence de discours d'autrui dans notre propre discours. Au delà du phénomène évident du discours rapporté, citons les cas du discours social, commun qui trame notre propre énoncé ou encore l'influence de l'écoute supposée de l'allocutaire qui oriente nos dires, en une modalité que R. Barthes (16) soulignait en écrivant "L'homme parlant parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole".

Nous trouvons trace du dialogisme dans le discours occupé de l'alcoolique qui actualise le discours commun qui rend acceptable une certaine consommation d'alcool (que l'alcoolique applique à sa propre pratique de la boisson) et qui suppose la clémence, la pitié d'autrui lorsqu'il raconte ses souffrances.

Dans la perspective psychanalytique lacanienne, l'autre qui interfère dans le discours est "autre-sujet de l'inconscient", distingué par le psychanalyste par un

"grand A" : Autre. Cet Autre s'articule à la conception du sujet divisé, clivé, un sujet en dichotomie entre conscient et inconscient. Le lien entre les deux "parties" du sujet n'est pas étanche et sujet de l'inconscient et sujet conscient sont divisés par une barre (/) qui, autant qu'elle sépare les deux éléments, les contient en un lien nécessaire.

Du côté du discours, J. Lacan distingue alors deux sujets : le sujet de l'énoncé (le "je" dont on peut avoir conscience), qui est dit et le sujet de l'énonciation (un Autre "je") qui sous-tend le dire :

"Le *je* qui énonce, le *je* de l'énonciation, n'est pas le même que le *je* de l'énoncé, c'est à dire que le shifter (l'embrayeur) qui, dans l'énoncé le désigne" (Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1973 : 127) (17)

Les deux sujets (de l'énoncé et de l'énonciation) sont séparés par un "inter-dit". Autrement dit : le sujet de l'énoncé est dit alors que le sujet de l'énonciation est interprétable (et encore, qu'en partie). Et G. M. J. Knæbel d'écrire :

"Il vaudrait mieux éviter le *je* conscient, rationnel et volontaire dans l'expression *je parle de moi*. Il serait plus juste de s'exprimer ainsi : *(tout) moi parle de moi, (tout) soi parle de soi*. Ou encore, sans peur de passer pour un dérangé, on dirait carrément : *me je parle* où *me* est le sujet et *je* le complément d'objet" ("Parler de soi", 1995 : 18) (18).

Nous ne pouvons sonder l'inconscient de l'alcoolique (à supposer ce qui est très improbable que "les inconscients" des alcooliques de comptoir aient suffisamment de points communs pour être considérés dans UN inconscient archétypique). Pourtant nous pouvons repérer des tendances du travail défensif et moiïque contre les contenus refoulé :

- Dénégation (c'est à dire, en termes psychanalytiques, l'expression négative d'un désir ou d'une pensée) du désir et de la faute ;
- Déni (c'est à dire le refus de reconnaître la réalité) de l'alcoolisme. A ce propos, A. de Mijolla et S. A. Shentoub (19), proposent l'hypothèse d'un clivage du moi chez le sujet alcoolique, clivage qui fait cohabiter une partie du moi alcoolique et une partie du moi non alcoolique qui se méconnaissent (les auteurs parlent également d'"alcool-moiïque").

Dès lors, on prend de la distance avec l' "illusion vocale", et considère une pluralité de voix :

- des voix du discours social, commun, partagé, des voix dialogiques, qui participent au discours auquel l'alcoolique adhère et par lequel il voudrait nous (et se) convaincre de sa "normalité" : le discours est en partie occupé par celles-ci ;

- des voix qui lui échappent et laissent paraître, lorsqu'on les écoute dans un discours reconstruit, le discours occulté, le désir, la faute, l'alcoolisme ;

- des voix (ou plutôt ici des "manières de langage" qu'empruntent ces voix) qui nous démontrent la singularité du comportement langagier éthylique et nous révèlent la problématique alcoolique.

(Il y en a d'autres encore !)

Cette "hétérogénéité de voix" (pour reprendre l'expression de J. Authier-Revuz), l'alcoolique la méconnaît. Il ne retient que la seule voix assumable, la voix de l'illusion, la "sienne", qui le met en scène dans le discours occupé.

Dès lors, entre la voix assumée et la voix cachée à soi se dresse une frontière au delà de laquelle se trouve le dicible, ce que l'alcoolique soutient de lui-même, en deçà de laquelle se trouve l'indicible, à soi, inconscient. Au guichet frontalier se trouve le "caché à autrui".

Quel est l'intérêt de cette topique langagière ?

Si on la reporte au plan des discours occupé et occulté, on retient que la frontière passe entre les deux et délimite l'identité du sujet puisque, d'après V. Descombes :

"Le sujet, au sens moderne du terme de la représentation, est cette instance du je qui "doit pouvoir" se penser identique dans toutes ses représentations. La définition du sujet de l'énonciation est, comme il convient à un sujet, son identité, celle-ci étant tour à tour définie comme un lieu de production des énoncés, lieu discernable par un partage du dire et de l'indicible (ou loi de l'énonciation). Le sujet est là où il parle." (L'inconscient malgré lui, 1977 : 79-80) (20)

Au vu de l'égoïsme qui la caractérise, on peut alors écrire que la parole de l'alcoolique de comptoir est bien une parole défensive, moïque et identitaire :

- défensive parce qu'elle occulte ce qui contrevient à la définition de soi, ce qui a à rester caché (à autrui) ou refoulé (caché à soi-même) ;

- moïque parce qu'elle vient poser sur le mal-être de l'hétérogénéité un voile d'homogénéité, une peinture de complétude, et se défend face à ce qui s'y oppose ;

- identitaire parce qu'elle permet à l'éthylique de se présenter, de se mettre en "je", d'une façon qu'il juge acceptable pour autrui et soi-même, avec les contenus du discours occupé.

EN GUISE DE CONCLUSION

L'alcoolique produit un discours qu'il assume et soutient. Ce discours, que nous avons appelé "discours occupé", nous avons pu le définir comme discours identitaire (ou identifiant) et défensif et souligner qu'il semblait être la raison d'être de la parole éthylique dans les contextes où nous l'avons rencontrée.

Soulignons au passage que ce travail identitaire fait écho aux recherches des alcoologues qui pointent "le besoin constant de recevoir des confirmations narcissiques" (J.-C. Archambault et A. Chabaud) (21), une "pathologie du narcissisme" (Chefro-Ifrah et alii) (22), "l'auto-dépréciation caractéristique" (F. Perrier) (23) etc., en résumé, la défaillance du nécessaire amour porté à l'image de soi est une perception brouillée de cette image chez celui qui boit de façon morbide parce que le moi n'a pu se constituer solidement. Alors, la parole de l'éthylique et sa consommation d'alcool ont cette fonction commune : elles sont identitaires, narcissisantes, moïques, tentatives de réparation.

Nous avons interprété différemment ce discours pour faire surgir un discours occulté. Ce discours-là, loin du travail identitaire auto-perlocutoire, dévoile les contradictions, le complexe de l'alcoolique qui lutte contre l'hétérogène, ce dont il se défend et qu'il rejette hors du champ de la conscience ou du dicible à autrui. Nous découvrons ainsi des pôles où se situe la problématique éthylique, notamment avec la question du désir.

Pourtant, nous ne voulons pas laisser croire que la parole de l'alcoolique de comptoir est extraordinaire, différente de la nôtre : les effets de l'alcool ne font que souligner ce qui fait notre parole ordinaire, quotidienne cette parole où chacun d'entre nous se dit, par-delà l'hétérogène, unique, complet, tel qu'il se veut/voit être.

BIBLIOGRAPHIE :

1. Jankélévitch V., 1964, L'Ironie, Flammarion, coll. "Nouvelle bibliothèque scientifique".
2. Freud S., 1967, l'interprétation des rêves, PUF. (Ed. originale en langue allemande : 1900).
3. E. M. Jellinek, 1960, The disease concept of alcoholism, New-Haven, Hillhouse Press.
4. P. Fouquet, 1950, "Le syndrome alcoolique", dans la revue Études anti-alcooliques, n°15.
5. F. Alonso-Fernandez, 1987, La dépendance alcoolique, Paris, PUF.
6. M. Legrand, 1997, Le sujet alcoolique, essai de psychologie dramatique, Desclée de Brouwer, coll. "Re-connaissances".
7. M. Morenon, 1999, "l'alcoolisme, une pathologie complexe" in Alcoologie, mars, tome 21 n°1. (La citation étant tirée d'une reproduction électronique de l'article, il nous est impossible d'en citer la page (<http://perso.wanadoo.fr/martine.morenon>)).
8. M. Monjauze, 1991, La problématique alcoolique, Dunod.
9. A cet instant, l'observateur pensait que T. prenait la tenue soignée de H. pour l'indice d'un statut socio-professionnel élevé. Cette interprétation a été renforcée par d'autres auditeurs de la bande sonore.

10. A l'instar de Diderot : "En attendant, ma belle, notre charmante hôtesse, si nous disions un mot à la bouteille ?" (Jacques le Fataliste).
11. Sujet et objet sont conjoints. Dans nos exemples, il s'agissait de la première personne du singulier référant à l'alcoolique-énonciateur.
12. C.O.D. et Agent sont facultatifs.
13. E. Sapir, 1967, Anthropologie, éditions de Minuit, coll. "Points".
14. Hesse H., Le loup des steppes.
15. Notamment : J. Authier-Revuz, 1982, "Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours", dans la revue DRALV-revue de linguistique n°26 (Parole multiple : aspect rhétorique, énonciatif et dialogique).
16. R. Barthes dans la préface de l'ouvrage de F. Flahault, La parole intermédiaire, Seuil, 1978.
17. J. Lacan, 1973, "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", livre XI dans Ecrits, Seuil. (Première édition : 1964).
18. G. M. J. Knæbel, 1995, "Parler de soi", dans le revue Informations sociales n°47, pp.16-23.
19. A. de Mijolla et S. A. Shentoub, 1981, Pour une psychanalyse de l'alcoolisme, Payot, coll. "Petite bibliothèque Payot".
20. V. Descombes, 1977, L'inconscient malgré lui, éditions de Minuit, coll. "Critiques". C'est l'auteur qui souligne.
21. J. -C. Archambault et C. Chabaud, 1995, Alcoolologie, éditions Masson.
22. Chevrot-Ifrah et alii, 1989, Études ethnopsychanalytiques, Dunod/Bordas, coll. "Inconscient et culture".
23. F. Perrier, 1994, La chaussée d'Antin, Albin Michel, coll. "Idées". (Première éd. 1978).

D'autres travaux de François Péréa sont consultables sur ce site. Ils sont spécialement signalés dans l'index.

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/identite.pdf>

